

## LA FORTUNE.

## JEAN D'ARNAIGNAC.

(Suite.)

Six ou sept ans à peine s'étaient écoulés depuis la mort de Roger d'Arnaignac, et déjà Anne avait parcouru toute la route qui conduit de la faute au crime. Elle-même fut épouvantée un instant, et refusant de croire à toute son horreur, elle accusa ses enfants.

Un écrivain de notre époque, M. Eugène Sue, a tenté le tour de force que voici : il a essayé de prouver que les passions étaient bonnes, et qu'il ne nous manquait que la manière de s'en servir. Pour cela, il a écrit, sous le titre des *sept péchés capitaux*, de monstrueuses histoires. Il a complètement échoué dans son audacieuse et ridicule entreprise. Ceux-là même qui avaient fait sa popularité, les amis du Juif-Errant, du Chourineur et de Rigolette, n'ont plus osé prononcer son nom.

C'est que la conscience publique ne s'égare jamais complètement ; elle a le sentiment profond des choses éternelles du bien et du mal. Elle s'égare quelquefois ; quelquefois elle rend célèbre un homme comme Eugène Sue. Puis, un jour vient où elle le juge, le condamne et l'oublie. Mais aussi c'est elle qui a dit de Vincent de Paul : *Saint* ; et cela, elle ne l'oublie pas.

Anne retomba sur elle-même comme écrasée, et resta silencieuse une partie du jour ; puis elle dit à sa fille :

—Croyez-vous que je sois heureuse ? Songez qu'il y a là près de deux millions qui ne rapportent rien, rien ! Mais quand je pense que j'aurais pu les placer dans les mines, et que là je les aurais perdus !... Je les aurais doublés sur les fonds publics.

Que d'alternatives, que de craintes, dit Anne en regardant sa fille, que de souffrances ! Mais aussi que de jouissances à les voir là, là !... Que d'amour, murmurèrent tout bas les lèvres frémissantes d'Anne, qui retomba sur sa chaise basse accablée d'émotion. Tenez, dit-elle après un moment, puisque vous êtes dans le secret, sachez tout. Voici mes registres, le chiffre des revenus possibles avec une pareille somme ; voyez, voyez les chiffres, que d'argent !... Mais Marie ne pouvait entendre ; elle s'était évanouie.

Anne la regarda pâle et froide, renversée sur sa chaise ; elle toucha les mains glacées de sa fille, et un frémissement singulier accompagna en elle un mot qui passa en lettre rouge devant ses yeux.

Morte.

Puis le chiffre de ce que coûterait un enterrement succéda au premier mot, et elle la secoua par le bras en criant :

—Marie, Marie.

Marie rouvrit les yeux.

Anne eut un serrement de cœur en lui voyant remuer les lèvres, et se dit presque haut :

—Après tout, elle coûte peu !

Pendant que cette scène se passait à la maison, il s'en passait une autre d'un tout autre genre sous les murs mêmes de la ville, c'est-à-dire dans le chemin qui conduit de Carcass à Carcassonne. Jean y avait rencontré la famille de Trencavel. Ils se rendaient à Carcass avec des amis étrangers, afin de leur montrer la vieille ville ; Jean était plus à même qu'aucun autre d'en montrer toutes les richesses, et d'en faire valoir toutes les raretés. Il la connaissait si bien !

On le pria donc d'être de la promenade. Thérèse était là, la charmante Thérèse de Trencavel, celle qui, au bal, avait

seule apprécié Jean, la seule qui ne se fût pas moquée de lui.

Jean accepta et suivit, ou plutôt dirigea toute la compagnie. On parcourut l'enceinte intérieure, on visita les tours des Visigoths, puis successivement le château comtal et les tours de Saint-Louis. Que d'émotions pour Jean ! il avait offert le bras à Thérèse, et avec elle, avec une Trencavel, il allait visiter le château où la belle Adélaïde avait tenu sa cour d'amour !

On visita les tours de Philippe-le-Hardi. Ils passèrent près du buste de dame Carcass, et Jean s'arrêta pour raconter à Thérèse le siège de la ville. Quand il eut terminé son récit, il fut fort étonné de se trouver seul avec Thérèse. Toute la société avait disparu ou était entrée dans l'église de Saint-Nazaire. Jean, en se trouvant seul en présence de Thérèse, éprouva un moment d'embarras ; puis il la regarda, pensa à tous ses chagrins, et aussi à tous ses rêves, et résuma ses pensées par ces mots qu'il lui adressa, et qui risquaient fort de n'être pas compris :

—Vous êtes une Trencavel ?

—Oui, dit la jeune fille, et une Trencavel ne peut voir souffrir ses amis sans partager leurs chagrins ; qu'avez-vous ?

Ce mot fit éclater le cœur de Jean ; il raconta tout.

Thérèse pleurait.

—Je sens, Jean, que je quitterai cette ville, cette ville où j'espérais être si heureux, et que j'irai, je ne sais ni où ni comment, gagner ma vie. Je me sens à charge à ma mère, dit Jean avec un accent qui remua le cœur de Thérèse. Ah ! Thérèse, ajouta-t-il, après un moment de silence, si vous saviez ce que c'est que de se sentir à charge à ceux qui devraient vous aimer ! Et dire que peut-être je ne reviendrai jamais ici, ou j'ai tant pensé à la belle Adélaïde de Trencavel, votre aïeule. Si j'étais riche, dit Jean, je ne voudrais jamais quitter le vieux château comtal, où elle a vécu si belle et si bonne. Les femmes de ce temps-là n'étaient pas comme celles d'aujourd'hui. Toutes les jeunes filles que j'ai rencontrées chez vous, Thérèse, n'ont dû que se moquer de moi, sans se douter combien je les aimais ; mais, en sortant, je ne les aimais plus.

—Je ne me suis jamais moquée, dit Thérèse d'une voix ferme.

—C'est vrai, dit Jean. Aussi, je vous parle comme à une amie, et même je voudrais vous dire quelque chose de plus. Mais, ajouta-t-il en pâlisant, avec un embarras et une émotion extrêmes, je ne puis en trouver le premier mot. Je ne trouve rien à vous dire ; c'est vrai...rien... Je voudrais vous déclarer....

—Quoi ? dit Thérèse, qui fit en courant le tour du buste de dame Carcass ; quoi ?.....la guerre ? Et, se plaçant à l'endroit de l'ancien pont-levis du Château-Narbonnais, elle ajouta, en prenant gaïement des attitudes défensives :

—Allez, partez, chevalier troubadour ; et quand vous reviendrez ici me déclarer...la guerre, vous me retrouverez prête à vous recevoir. Je n'aurais engagé ni mon cœur ni ma main, avant d'avoir accompli ma vengeance ; j'accepte votre défi....

Elle ne peut continuer. Elle avait compris tout ce que Jean ne lui avait pas dit. Elle cherchait à lui donner, à se donner à elle-même le change ; mais le cœur des enfants est trop pur pour se tromper. L'émotion de sa voix et de son regard trahit la légèreté de ses paroles, ils se regardèrent tous deux avec des larmes dans les yeux.

Jean était pâle, et Thérèse s'assit toute tremblante à l'ombre de dame Carcass, en se disant à elle-même :—Voilà que j'ai donné ma vie.

Ils riaient avec de grosses larmes sur leurs joues.

En ce moment, la famille de Trencavel revenait sur ses pas cherchant Thérèse.